

I X.

129

LE JOURNAL
DES
SCAVANS.

Du LUNDY 2. MARS MDCCXXII.

DISSERTATIO DE PESTE PROVINCIALI EX
Gallico idiomate, Latine reddita & notis illustrata. A Joh. Jacobo
Scheuczer Med. Doct. Mathem. Profess. Acad. Curios. & Soc. Reg.
Angl. & Pruss. membro. Tiguri, Typis Bodmerianis. 1721. C'est-
à-dire : Dissertation de la peste de Provence, traduite de Fran-
çois en Latin ; par Jean Jacques Scheuczer, Docteur en Médecine,
Professeur de Mathématique, Membre de l'Académie des Cu-
rieux de la nature, Associé dans la Société Royale d'Angleterre,
& dans celle de Prusse. A Zurich. 1721. Broch. in 4°. pp. 62.

Cette Dissertation, selon le témoignage de M. Scheuczer, qui l'a traduite en Latin, & qui y a ajouté des notes, est attribuée à M. Astruc, Docteur & Professeur en Médecine à Montpellier, déjà connu dans la République des Lettres par plusieurs excellents Ouvrages. Nous parlerons premièrement de la Dissertation, puis nous viendrons à la traduction Latine, & aux notes. L'Auteur commence par dire, que si l'on examine avec quelque attention la manière dont la peste a été portée d'abord aux Infirmeries de Marseille, comment elle s'est communiquée ensuite aux différens habitans de la Ville, & s'est répandue dans toute la Provence, on ne sauroit disconvenir qu'elle ne se transmette par des émanations imperceptibles ; émanations qu'il croit qu'on peut appeler du nom de *venin pestilentiel*, pour conserver le terme usité par les Auteurs. Après cette supposition que la peste est contagieuse, il explique ce qu'il pense sur la nature du venin en question. On peut, selon lui, reconnoître deux qualitez dans ce venin, l'une d'épaissir & de coaguler le sang ; l'autre, d'être acre & corrosif. Il fonde la première qualité sur les frissons, sur la petitesse du pouls, sur la pâleur du visage, sur la froideur des extrémités & sur tous les autres accidens qui arrivent dès les commencemens de la peste de Provence, ce sont ses termes.

Quant à la seconde, qui est d'être acre & corrosif, il en juge par les charbons, les pustules charbonneuses, les gan-
grene

gènes qui surviennent aux pestiferés. Il allegue deux observations pour appuyer son sentiment ; la première, que la plupart des convalescens de la peste, tant hommes que femmes, oublient toutes les règles de la bienséance, & se livrent d'une manière effrénée à leurs passions, sans même respecter les yeux des Directeurs des Infirmeries ; ce qui marque dans leur sang, dit-il, une acreté extraordinaire, contractée par le mélange d'une partie du venin pestilentiel, dont il arrive dans les hommes une espèce de priapisme, & dans les femmes une fureur utérine. La seconde observation est, que les purgatifs les plus doux, comme la rhubarbe, la manne, la casse, donnés même en petite doze, purgent excessivement les pestiferés, & excitent souvent des superpurgations mortelles, ce qui est causé sans doute, dit l'Auteur, par l'acreté des humeurs intestinales, qui étant une fois mises en feu par les purgatifs, *en continuent ensuite d'elles-mêmes & souvent même en ou-* trent l'effet, on peut donc (poursuit-il) établir avec assez de vraisemblance, que le venin pestilentiel épaisit & coagule d'un côté le sang & toutes les humeurs sulphureuses qui s'en séparent, & que de l'autre il communique en même tems au sang un caractère d'acreté & une disposition à la corrosion.

Cet article sur la nature du venin pestilentiel, est suivi de six autres, qui sont : de la communication de ce venin, de sa multiplication, des principaux accidens qu'il produit, de ses différentes manières d'agir, des moyens de se préserver de la peste, & des moyens de la guérir. Quant à la communication, l'Auteur rappelle ici ce que les anciens Medecins ont dit sur ce sujet : sçavoir, que les maladies contagieuses se communiquent, les unes par l'application immédiate, comme le mal venerien, la galle, les dartres ; & les autres dans un certain éloignement, comme la petite verole, la phthisie pulmonaire, les fièvres malignes. Il prétend que ces deux manières de se répandre conviennent tout à la fois à la peste, & il s'étend au long là-dessus. Pour ce qui est de la multiplication du venin pestilentiel, il dit, " que la

» peste a été portée à Marseille par une assez petite quan-
 » tité de Marchandises de contrebande , qui y ont été dis-
 » tribuées furtivement ; que ces marchandises ne pouvoient
 » contenir qu'une médiocre quantité de venin , qui n'a d'a-
 » bord agi que sur un petit nombre de personnes : que ce-
 » pendant ce venin a suffi dans la suite , pour infecter plus
 » de quatre vingt mille personnes, une quantité prodigieuse
 » de meubles & de marchandises ; en un mot pour infecter
 » Aix, Toulon, & presque toute la Provence ; qu'ainsi il
 » faut que ce venin se soit prodigieusement multiplié.
 L'Auteur n'examine pas si la peste n'étoit point déjà à Mar-
 seille, lorsque ces Marchandises commencerent à y être
 distribuées ; car il est constant qu'avant ce tems-là , quel-
 ques personnes y mouroient déjà d'une manière extraordi-
 naire. Cet examen eût été fort nécessaire ici , & en ge-
 neral on peut dire qu'il est d'une grande importance de
 bien examiner la verité des faits , avant que de se mettre
 à les expliquer.

Quoiqu'il en soit , l'Auteur de la Dissertation , pour faire
 comprendre comment le venin pestilenciel peut se multi-
 plier , comme il le suppose , le compare au virus venerien ,
 qui étant , dit-il , communiqué à une seule personne , peut
 se multiplier de telle sorte , qu'il suffira pour infecter le
 monde entier ; il le compare au levain dont une petite por-
 tion bien ménagée , peut convertir peu à peu en un le-
 vain tout pareil , un amas de farine aussi grand que la terre ,
 il le compare enfin à une étincelle qui suffit pour conver-
 tir en feu toute la matiere combustible de l'Univers. Ces
 comparaisons sont naturelles , & l'on comprend fort bien
 par là , qu'une maladie qu'on supposera être à l'égard des
 hommes , ce que le feu est à l'égard de la paille , & du
 bois , pourra se répandre dans tout l'Univers ; la chose est
 sensible , il ne s'agit que d'établir la supposition. Au reste
 pour faire entendre par quelle mécanique cette multipli-
 cation du feu & des levains s'accomplit , l'Auteur dit , que
 le ferment agissant sur des corps disposés , change peu à
 peu la figure de parties liquides de ces corps , & leur donne

insensiblement la même conformation de celles dont il est lui-même composé, ce qui fait que les parties de ces corps acquièrent les mêmes propriétés, & la même nature.

Cette comparaison du venin pestilentiel à un peu de levain qui suffit pour convertir en un levain de même nature, une masse de farine aussi grande que la terre, & à une étincelle qui suffit tout de même pour convertir en feu toute la matière combustible de l'Univers, porteroit à croire que le venin de la peste devoit se multiplier à l'infini; sur tout, ce venin demeurant attaché comme on le suppose, aux meubles même & à toutes les choses inanimées, aussi-bien qu'à celles qui ont vie. Mais l'Auteur pour empêcher qu'on ne tire cette conséquence, ramène ensuite quelque chose de sa comparaison, en disant que le venin pestilentiel dégénère toujours à mesure qu'il se multiplie, ce qui sans doute ne se remarque pas dans le levain de la pâte, ni dans le feu. Il ajoute à cela que les quarantaines, & les divers changemens de l'air, ne contribuent pas peu à détruire ce venin. Nous ne disons rien des différentes voyes par lesquelles il fait entrer ce venin, telles que sont les pores de la peau, le nez, la bouche, les poulmons; on peut consulter là-dessus la Dissertation même.

Au regard des principaux accidens de la peste, l'Auteur observe que le venin pestilentiel une fois insinué dans la masse du sang par les routes qui viennent d'être indiquées, se mêlent d'abord avec le sang, & se répand ensuite peu à peu par la circulation, dans tout le reste de la masse, & dans toutes les humeurs qui s'en séparent. De ce mélange & des qualités qu'il attribue au venin pestilentiel, qui sont d'épaissir le sang, & de le rendre acre, il déduit avec beaucoup de clarté les symptômes qu'il juge essentiels à la peste; cet article n'est pas un des moins bons du Livre, & il mérite d'être lu avec attention.

Pour ce qui concerne les différentes manières d'agir du venin pestilentiel, l'Auteur attribue cette différence d'accidens à la différente disposition des sujets, & il entre là-dessus dans un détail fort bien circonstancié. Après les

reflexions theoriques , viennent celles qui regardent la pratique. Il propose d'abord les moyens qu'il juge les plus propres pour se garantir de la peste : le meilleur selon lui est de fuir , mais si les affaires que l'on a ne le permettent pas , il veut que l'on se renferme chez soi , qu'on s'interdise tout commerce avec les personnes suspectes , que l'on se munisse de toutes les provisions nécessaires pour n'être point obligé de sortir , que l'on ne reçoive rien qui n'ait passé par le feu , ou par l'eau bouillante , il dit que ce sont là les moyens les plus efficaces *pour la destruction de la forme des corpuscules qui constituent le venin pestilentiel* ; ce sont ses termes. Il permet néanmoins de prendre l'air de tems en tems , & même il le conseille , pourvu qu'on ait soin de se tenir hors de la *sphere d'activité de toute émanation pestilentielle*. Pour ce qui est de ceux que la charité ou leur état oblige à demeurer , il leur donne avis d'avoir sur-tout attention à la quantité de leur nourriture , de peur de contracter des indigestions ; il avertit aussi d'user d'un peu de quinquina en poudre , mêlé avec de la confection d'Hya-cinthe , ou de Kermes , avertissement qu'il donne aussi aux autres. Il recommande sur tout quand on va voir les malades , d'éviter la direction de leur souffle ; il ne veut pas qu'on s'en tienne à cette précaution , il dit qu'il faut encore avoir soin de porter au nez une éponge trempée dans du vinaigre aromatisé , & même de ne point avaler sa salive. Nous passons plusieurs autres précautions que l'Auteur conseille , & qu'on peut voir dans sa Dissertation.

L'article des moyens de guérir la peste , termine le volume ; l'Auteur commence par dire que la saignée est communément nuisible dans cette maladie ; & la raison qu'il en donne , c'est que le sang , dit-il , circulant déjà avec beaucoup de lenteur , l'évacuation qu'en fait la saignée , en ralentit encore davantage le mouvement , & jette par là les malades dans des foiblesses presque toujours funestes ; on a pourtant observé (ajoute-il) que les malades pouvoient soutenir quelque petite saignée lorsque le pouls étoit plus élevé , & qu'il y avoit des inflammations interieures. Nous

ne sçavons si tous les Medecins conviendront de la raison que l'on apporte ici contre l'usage de la saignée, quand le sang circule lentement : l'experience faisant voir que lorsque le sang à cause de son abondance ou de son épaisseur, circule à peine ; la saignée desemplissant alors les vaisseaux trop tendus par cette surabondance ou par leur épaisseur, leur rend leur souplesse & leur ressort, & par ce moyen, les met en état de chasser & de briser le sang, comme on le voit bien-tôt après par la liberté du pouls. Quant à ces paroles que l'Auteur a ajoutées, *que les malades pouvoient néanmoins soutenir quelques petites saignées lorsque le pouls étoit plus élevé & qu'il y avoit des inflammations inveterées*, il est à propos de les comparer avec celle-ci, qui se trouvent dans l'Avertissement d'une Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, & principalement de la peste, imprimée à Montpellier en 1721. & de laquelle nous donnerons l'extrait en son lieu. Sçavoir que tout semble démontrer que la saignée doit être utile dans une maladie comme la peste, dont la malignité consiste en des inflammations gangréneuses, qu'elle a cependant mal réussi en Provence ; mais qu'aussi l'on n'a pu l'y employer que sur des agonisans, où elle ne pouvoit être que pernicieuse ou inutile ; que c'est dans le commencement du mal qu'il convient de la pratiquer, avant que les inflammations soient formées. Ces deux reflexions, l'une qu'on a observé que les malades pouvoient soutenir quelque petite saignée lorsque le pouls étoit plus élevé, & qu'il y avoit des inflammations interieures ; l'autre, que c'est avant que les inflammations soient formées qu'il convient de pratiquer la saignée, méritent d'être examinée. Notre Auteur parle ensuite des émetiques, des purgatifs & de plusieurs autres remedes, mais nous ne sçaurions rapporter les reflexions qu'il fait là dessus, cet extrait étant déjà assez étendu ; nous remarquerons seulement qu'il témoigne n'être pas content de la conduite des Medecins de Marseille, il les accuse sur les Memoires qu'ils ont donné au Public, d'avoir principalement insisté sur les remedes palliatifs, au lieu d'essayer sur un nombre infini de malades, dont la mort étoit certaine, un grand nombre de differens remedes dont la qualité leur auroit paru propre à

détruire le venin. Peut-être, dit-il, auroient-ils trouvé par là le spécifique contre la peste, & auroient-ils pu de cette manière rendre au genre humain le service le plus signalé. Nous laissons aux Lecteurs à juger si les Medecins de Marseille méritent le reproche qu'on leur fait ici. Quoiqu'il en soit, l'Auteur dit que, pour lui, il croit que l'Éthiops mineral seroit bon contre la peste, & il se fonde en cela sur une analogie qu'il trouve entre la peste & la maladie venerienne, l'une & l'autre, dit-il, étant produite par un venin coagulant & corrosif, il ajoute que l'Éthiops mineral est un absorbant & un atténuant excellent, & que selon M. Boile la peste vient rarement parmi ceux qui habitent près des mines de mercure.

Après cet exposé il est bien juste de dire un mot de la traduction Latine, & des notes qui l'accompagnent; le seul nom de M. Scheuczer suffit pour faire par avance l'éloge de cette traduction & de ces notes, le mérite de l'Auteur est connu depuis long-tems parmi les Sçavans; M. Scheuczer a donné d'excellens Ouvrages, tels que sont entre autres, *Piscium querela & vindicia*, c'est-à-dire, *Plaintes des Poissons & leur rétablissement dans leurs droits*, dont nous avons donné l'Extrait dans le premier Journal de 1709. *Agrostographia Helvetica praeconum*, &c. c'est-à-dire, *Essai d'Agrostographie pour les plantes de Suisse*; &c. dont nous avons parlé dans le neuvième Journal de la même année; ces Ouvrages & un grand nombre d'autres qu'on a de ce sçavant Auteur, sont écrits avec beaucoup d'érudition & d'élégance, la Traduction & les notes qu'il donne ici, sont dignes d'un aussi habile homme dont la traduction est littérale, nette, & bien latine, elle s'est même à éclaircir quelques endroits du texte, comme en cet exemple: *Les glandes des aisselles & des oreilles sont moins entourées des parties qui les assujettissent & qui les mettent hors d'état de céder à l'impression de la lymphe qui s'y accumule.* La traduction porte, *Ha glandula non cincta sunt partibus motum lymphæ ibi accumulata: pressione sua adjuvantibus.* Ce qui ne laisse aucune obscurité. Quant aux Notes elles sont toutes très-utiles, il y en a même

d'absolument nécessaires, pour empêcher quelques Lecteurs d'abuser de certains endroits du texte, celui-ci par exemple où l'Auteur François, comme nous l'avons vû, condamne la saignée lorsque le sang est épais, & qu'à cause de cette épaisseur il a peine à circuler, est muni d'une note importante, par laquelle M. Scheuczer avertit que la saignée dans cette occasion sert souvent à rendre le ressort aux parties solides qui sont embarrassées, que dans ces occasions l'on a même alors plus à espérer des grandes saignées que des petites, pourvû qu'après les avoir faites, on donne bien à boire aux malades, & qu'on leur fasse prendre des potions capables de temperer & de délayer le sang. Il ajoute que dans les inflammations telles qu'il y en a dans la peste, on peut évacuer par les saignées, une ou deux livres de sang, il va même jusqu'à dire, qu'on pourroit alors saigner en même tems, & du bras & du pied, pour dégager & décharger les deux troncs de la veine cave, sur quoi il cite Oribaze qui assure s'être guéri de la peste par l'évacuation d'environ deux livres de sang.